

Il y a 55 ans

M. Sosthène PEIRANI allant de Nice à Coni

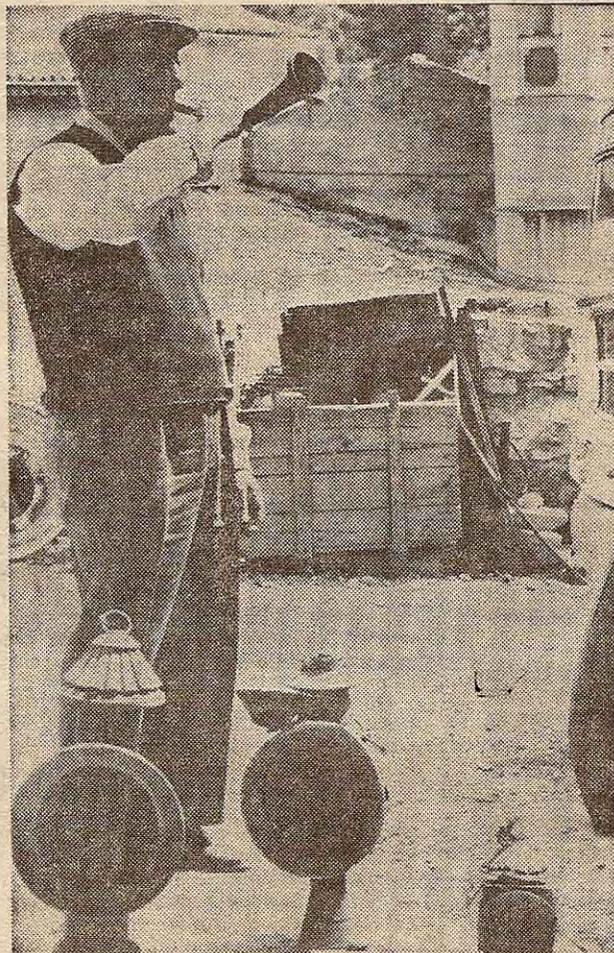
"Nous partions le soir à 21 heures et nous arrivions le lendemain vers midi."

« On partait de Nice vers 9 h du soir, et après avoir changé quatre fois les chevaux, on arrivait à Coni le lendemain vers midi. C'est qu'à l'époque, il n'y avait pas encore de tunnel : il fallait passer par le col de Tende ! »

Des yeux bleus qui pétillent, une fine moustache argentée barrant un visage buriné qu'abrite une casquette à carreaux, l'homme semble sortir tout droit d'un conte de Daudet. Agé maintenant de 70 ans, M. Sosthène Peirani est sans doute l'un des derniers survivants de la grande époque des diligences. Jusqu'en 1918, il assura presque journalièrement la ligne Nice-Coni, que son grand-père avait créée en 1860, avant d'adopter lui aussi la voiture automobile, que détrôna le chemin de fer. Celui-ci, abandonné depuis, sera sans doute remis en service très prochainement.

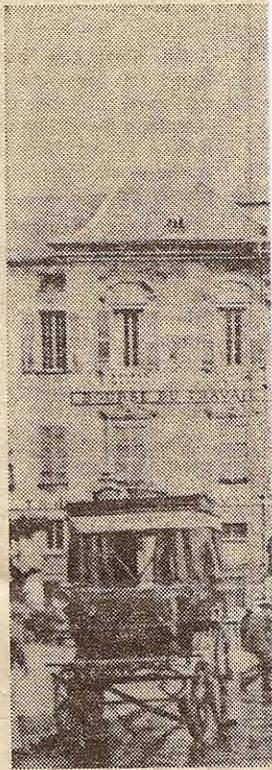
Les vieux Niçois se souviennent encore du comptoir Lottier, place Saint-François, où se tenait le relais de poste. Les diligences, et même

les chevaux, encombraient la chaussée, et de temps en temps, la « troumpetta » d'un cocher invitait les voyageurs à monter en voiture.



M. Sosthène Peirani, soufflant dans la « troumpetta » qu'il utilisait pour appeler les voyageurs au moment du départ. A ses pieds, trois « fanaous » : l'un à huile, datant du siècle dernier ; un autre, plus moderne, à acétylène ; le troisième, à huile, s'accrochait à l'arrière de la diligence.

(Photo Gargano)



La place Saint-François n° 1 aperçoit ici les diligences

« Au début, mon grand-père, Charles-Antoine Peirani, commença par utiliser des mulets, mais bien vite on leur préféra les chevaux et je me souviens avoir vu mon père en posséder jusqu'à soixante, raconte M. Peirani. C'est que pour aller à Coni, par exemple, il fallait les changer à L'Escarène, Sospel, à la Glandola et à Tende. Après le col, ça ne montait plus, alors on pouvait les garder jusqu'au bout. Mais comme deux voitures faisaient le trajet en même temps, un dans chaque sens et que chacun des attelages comportait trois chevaux, nous en fallait beaucoup. L'hiver, lorsqu'il faisait très froid, ils avaient souvent de la peine à monter. Au col de Tende, le froid les faisait littéralement suffoquer et il fallait leur mettre sur la tête une sorte de sac percé de trous qui réchauffait un peu l'air et surtout les empêchait d'aspirer de trop longues bouffées. »

Pendant la première guerre mondiale

Le service, en effet, fut toujours assuré. Pendant la